



PARIS, VIII
5, rue Bayard, 5.
Téléphone : 514,36 - 524,45

L'ÉCHO

DE ROUBAIX-TOURCOING

15, rue d'Angleterre, 15.
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

PETIT CALENDRIER
Mardi 13. - Octave de l'Épiphanie. - Ador. : Béatrice, Damopistes.
Mercredi 14. - 23. Cocher à 4 h. 25. - Lune : lever à 4 h. 55 s., couch. 7 h. 54 m.
Jeudi 15. - De l'Octave. - Ador. : Épiphanie.
Vendredi 16. - 24. Cocher à 4 h. 34. - Lune : lever à 5 h. 45 s., couch. 7 h. 08 m.

GLORIEUSE DÉFAITE

Grande explosion d'allégresse, hier soir, dans les hauts et bas lieux de Blic. On se frottaient les mains à la sous-préfecture de Béthune, on se congratulait dans les locaux des syndicats socialistes.

LE TABAC DE ZONE

Dans quelques jours la Chambre va aborder la question du tabac. Le ministre ne manquera pas d'invoquer le grand principe de l'égalité devant l'impôt, pour démontrer la nécessité de supprimer les tabacs de zone ; il ajoutera sans doute que le Nord ne voulait pas de privilèges des cultivateurs de cru, au vu des avantages que les petits cultivateurs de cru, comme on le voit au Conseil général du Pas-de-Calais.

LA CHASSE AU BÉTAIL

Sur la côte Ouest de Madagascar

HÉROÏSME

au Pays des Neiges

PAR M. DU CAMPFRANC

Et quand le succès final, affirmé par Claudius Oubiney, lui parut certain, l'œil bleu de Karl eut une lueur radieuse, et le pli d'orgueil se marqua, indéchiffrable et ineffaçable, sur le front de l'explorateur.

qui la déshonore, elle le fut par les alliances aussi hétéroclites qu'imprévues qui l'ont soutenue.

Comme nous l'avons dit, tous les éléments politiques de gauche depuis les socialistes les plus chambardés jusqu'aux modérés les plus rigides ont fraternisé dans la campagne pour le candidat proléforme du radicalisme.

L'Écho du Nord surtout s'est montré cynique dans cette affaire.

Et hier il a eu l'impudence ou l'inconscience d'arborer son drapeau pour célébrer sa... victoire.

Mais le châtiment ne s'est pas fait attendre et ce sont des bandes avides de la Sociale qui lui ont infligé. Après avoir acclamé le Progrès et le Réveil du Nord, elles sont venues, gaudilleuses, faire une ovation à l'Écho.

Si le journal officiel du capitalisme rapace et égoïste n'a pas senti la cruelle ironie de ces acclamations, c'est qu'il a toute honte bue et n'a vraiment gardé d'autre culte que celui de la coiffure dorée.

Il nous resterait à féliciter le distingué et intrépide baron Dard de sa vaillante campagne. Mais il est de ceux pour qui la conscience et le bonheur du devoir accompli surpassent tous les éloges.

Nous ne pouvons donc que le remercier et lui assurer la gratitude et l'admiration de tous ceux qui gardent la foi en sa cause et la confiance en lui.

Nous sommes de ceux-là.

tracé une habitude dont il est bien difficile de se détacher.

C'est un triste expédient financier que celui qui consiste à spéculer sur la bourse de valeurs diaboliques, qui se procurent un plaisir instantané devenu presque un besoin pour eux.

Et le gouvernement osera encore dire qu'il est l'ami des ouvriers !

CE SERAIT un scandale clérical

« Un pauvre bambin de neuf ans était pensionnaire d'un orphelinat très laïc de l'assistance publique, à Forges-les-Bains (Seine-et-Oise).

Georges Couc — c'est son nom — était depuis quelque temps malade et fatigué. Lundi, vers onze heures du matin, il annonça à ses petits camarades que la vie qui lui était réservée lui semblait devoir être d'une telle médiocrité qu'il préférait se suicider. Les enfants se moquèrent de lui et le mirent au défi de mettre à son projet à exécution.

Georges ne répondit pas à leurs sarcasmes. Il prit sa main et se rendit dans le dortoir. Là, avec une corde qu'il avait fabriquée lui-même, il se pendit au dessus de son lit. Ce fut quatre heures plus tard, à midi, que l'inspecteur du jeune pensionnaire fut remarqué. On se mit à sa recherche. On ne trouva que le cadavre de l'enfant.

Le petit Georges avait tenu parole.

Voilà l'affreux récit que fait de ce lamentable drame une feuille anticléricale.

Que penser de l'éducation qui laisse germer dans de petites âmes, qui ne devraient s'ouvrir qu'à de nobles espérances, d'aussi déplorables projets ?

Quelle utilité de surveillance dans cet orphelinat où de semblables conversations ont lieu couramment, où un enfant de neuf ans peut quitter ses petits camarades et se rendre au dortoir sans éveiller l'attention de qui que ce soit !

Et pas un mot de blâme, ni de pitié, dans la narration du journal anticléric !

Ce suicide d'un enfant affreusement précoce ne l'émouvait point : « Georges avait tenu parole ! ». On ne dirait pas autrement d'un père tué par une partie de billes.

Voilà le cas que fait d'une vie d'enfant la doctrine des Loges, et de l'assistance publique. C'est le retour à la barbarie païenne que, par la vie d'un enfant, d'un esclave est accompli pour rien.

Mais supposons par impossible que cet horrible fait qui est tout à la fois un malheur et un crime, se soit produit dans un orphelinat congréganiste, ces mêmes journaux n'auraient pas de caractères assez grands pour le titre « scandale clérical ».

Et, pour une fois, ce titre serait mérité. Ce serait vraiment un scandale clérical.

Houreurment, pareil malheur est fréquent dans les établissements chrétiens et l'on ne peut se faire à la pensée qu'il y soit possible.

Dieu nous préserve de voir les enfants de la France condamnés à une éducation où le suicide, même d'un enfant, deviendrait un vulgaire fait divers.

La chasse aux bœufs sans maîtres ou sauvages a été réglementée dans les différents cercles ou provinces où elle est possible, d'une façon telle qu'elle en est presque prohibée, mais il faut reconnaître, à la louange de l'administration, que ces règlements ne sont presque jamais appliqués et qu'on peut assez facilement obtenir une autorisation pour la chasse aux bœufs.

Quoiqu'il en soit, il serait bon de réduire toutes les formalités et impôts édictés par le règlement (limite de temps, taxe sur les chasses, etc.) pour les éleveurs désireux de s'établir dans le région. Les difficultés qu'ils ont à vaincre sont assez grandes pour que l'administration les laisse paître sans contrôle dans les ressources que leur offre le sol, ressources qui demeurent improductives ; on devrait bien se rappeler aussi que les succès de quelques colons valent mieux pour l'avenir de la colonie que la perception des taxes plus ou moins minimes.

La chasse se fait de deux manières différentes, selon que l'on chasse des bœufs sans maîtres ou « ombly malis », ou des bœufs sauvages ou « baris ».

Tout les bœufs sans maîtres, il faut un spécialiste ou mpanolok'omy et une dizaine d'hommes, ses aides. Le mpanolok'omy, qui est le plus souvent un Sakalava, ayant une grande habitude des bœufs, commence par s'enquérir des habitudes du troupeau qu'il a à prendre et des endroits où il se rassemble. Cet endroit une fois déterminé, il habite petit à petit les bœufs à sa présence et tâche de les rassembler à quelque soir à cet endroit, ce à grand renfort de pratique de sorcellerie, d'amulettes et d'ody plus ou moins barbares. Pendant ce temps, ses aides construisent un immense parc, très haut et très solide à quelque distance de cet endroit.

Le mpanolok'omy continue son manège pendant près de trois mois, habituant les animaux à l'odeur de la fumée, essayant ensuite de les conduire, écoutant avec eux, les accablant partout, le tout avec une patience et une prudence admirables. Ordinairement, dans les trois mois, ses aides peuvent s'approcher des bœufs sans qu'ils s'enfouissent, et dans fin de ce mois il peuvent pénétrer sans trop de difficultés à les faire pénétrer dans le parc.

Une fois dans le parc, les bœufs sont laissés quatre jours sans boire ni manger, les gardiens couchant autour du parc pour les habituer encore à la présence de l'homme. Le cinquième jour, le troupeau, très affaibli, est mené au pâturage ; on ne le laisse que très peu de temps pour le premier jour, un temps un peu plus long chaque jour ensuite, puis au bout d'une semaine, le troupeau peut être facilement dirigé ailleurs comme un troupeau ordinaire.

On peut se procurer par ce moyen des bœufs magnifiques et n'ayant pas trop souffert du dressage, mais pendant une année encore après leur prise, ces bœufs doivent être tout particulièrement gardés, car ils ont toujours une tendance à revenir dans les lieux où on les a pris, et une fois qu'ils s'y sont rendus, on ne peut plus s'en rendre maître qu'en organisant une nouvelle chasse.

Le nombre des bœufs « malis », existant encore au ce moment sur la côte ouest, peut être évalué à plus de 25.000. Les « baris », n'ayant jamais été domestiqués, se peuvent être pris par ce moyen. La manière de les chasser est plus simple ; cette chasse donne des résultats immédiats, mais on a toujours, quelques jours qu'on prend, une perte de 10 à 15 bœufs pendant le dressage des animaux.

Voici comment on opère : il faut, pour réussir dans cette chasse, réunir tout d'abord au moins une centaine de Sakalava jeunes, robustes et habitués à ce travail, ce qui est d'ordinaire assez facile. Arrivés sur le terrain de la chasse, ces Sakalava se rassemblent sur un éminence qui leur permet de découvrir la plaine, se consultent et se partagent en trois groupes indépendants en nombre.

Le plus nombreux de ces groupes s'égrène le long des collines, aux débouchés des vallées et à gauche pour rabattre sur le groupe droit les bœufs qu'ils vont observer quelquefois à plus de 10 kilomètres de là. Dès qu'ils aperçoivent des bœufs, les rabatteurs les poussent vers leurs camarades en jetant de grands cris et en brûlant les herbes sèches.

Alors, les bœufs se précipitent sur le ligne des chasseurs qui s'empressent aussitôt de les chasser et de les jeter dans le parc, à l'aide de longues cordes. S'ils par la queue, les cornes et les jambes, l'animal grimpe renversé en un tour de main sur le sol, très grand plaisir à cette brillante réunion, et que la belle marraine comble de ses dons le petit enfant qui portera son nom.

Elle répond : — Sans toi, tout seul à ce diner de baptême, et ce diner d'appareil !... J'ai grande envie de m'exouser et de ne pas y paraitre.

— Tu as une sorte de vélocité : Christiane, tu le dois à ton petit frère, à ce gentil Christian.

— Alors, à regret, elle se décide. Elle quitte la bibliothèque. Son pas léger et sa traîne de soie se font à peine entendre dans le vestibule, et Karl Thaulzen demeure seul. Il éprouvait un sentiment atrocement douloureux en songeant au franc regard de Christiane, à sa noble confiance, à sa vie pure et dévouée. Il aurait voulu se jeter à ses pieds !... Le tromper ainsi ! L'impressionneuse vocifère est soulevé à jamais.

Près de sa table de travail, un brin de bruyère blanche était tombé, détaché du bouquet de baptême que Christiane tenait en main. Il saisit la petite fleur, la baise violemment, puis, la cache sur sa poitrine.

Au loin, sur l'avenue, roulaient la voiture qui emportait Christiane. Alors, une dernière fois, il voulut parcourir le domaine légué par la longue suite de ses aïeux, le doux nid de bonheur où s'élevaient Eric, Mien, Flora.

Mais il s'endormissait contre les souvenirs de sa propre enfance, contre les joies si vives de ses fiançailles, de son mariage ; et d'une voix nette, qui tranchait comme une lame d'acier, il murmura :

— Le sort est en jeté !
Il marchait avec précaution le long des massifs de fleurs, pour qu'on ne le vît pas, car on eût reconnu, à son regard étrange, qu'il avait pris une grave détermination. Il s'approcha de la maison. Tout était silencieux ; seule la fenêtre de la chambre des enfants laissait s'échapper, à travers la persienne, un joyeux gazouillis. On mettait au lit les petites filles. La vieille Marthe, bergère Flora, et la marquise de Servan racontaient à Mien un conte merveilleux, qui ne manquait jamais d'enthousiasmer l'enfant.

Il ne voulait point s'attarder devant cette chambre où ses petites filles allaient bientôt dormir d'un calme sommeil. Il adressait à ses chéries des adieux muets. Mais les revoir, passer les longues boucles soyeuses et bégayer ces petits vers au tint de roses franchement égoïstes, c'était des dangers. De leurs mains mignonnes, enlacées à son cou, elles auraient pu le retenir. Christiane l'avait dit souvent : « Elles sont si fortes, les petites mains des enfants ! »

Il entra dans ses appartements. Pâle et glacé, il se jeta dans son lit, mais toujours involontairement, il chancela de quelques pas, rassemblant quelques objets nécessaires ; puis, sans bruit, jetant un dernier regard sur la grande chambre, où, si souvent, lui avait souri Christiane, il quitta Thaulzen.

Et, maintenant, il marchait avec l'obéissance de l'indéfini fixe. Il se considérait comme d'une voix nette, qui tranchait comme une lame d'acier, il murmura :

— Le sort est en jeté !
Il marchait avec précaution le long des massifs de fleurs, pour qu'on ne le vît pas, car on eût reconnu, à son regard étrange, qu'il avait pris une grave détermination. Il s'approcha de la maison. Tout était silencieux ; seule la fenêtre de la chambre des enfants laissait s'échapper, à travers la persienne, un joyeux gazouillis. On mettait au lit les petites filles. La vieille Marthe, bergère Flora, et la marquise de Servan racontaient à Mien un conte merveilleux, qui ne manquait jamais d'enthousiasmer l'enfant.

Il ne voulait point s'attarder devant cette chambre où ses petites filles allaient bientôt dormir d'un calme sommeil. Il adressait à ses chéries des adieux muets. Mais les revoir, passer les longues boucles soyeuses et bégayer ces petits vers au tint de roses franchement égoïstes, c'était des dangers. De leurs mains mignonnes, enlacées à son cou, elles auraient pu le retenir. Christiane l'avait dit souvent : « Elles sont si fortes, les petites mains des enfants ! »

Il entra dans ses appartements. Pâle et glacé, il se jeta dans son lit, mais toujours involontairement, il chancela de quelques pas, rassemblant quelques objets nécessaires ; puis, sans bruit, jetant un dernier regard sur la grande chambre, où, si souvent, lui avait souri Christiane, il quitta Thaulzen.

Et, maintenant, il marchait avec l'obéissance de l'indéfini fixe. Il se considérait comme

adroitement lié par les quatre pieds et laissé jusqu'à la fin de la chasse.

La chasse finie, et elle ne dure ordinairement pas plus de deux heures, les Sakalava conduisent leurs bœufs dans leur campement, et les attachent très serrés par le cou à un arbre dont ils ont préalablement enlevé l'écorce pour éviter l'œuvre de la corde. Pendant trois ou quatre jours l'animal reste ainsi attaché ; de temps à autre, le Sakalava qui l'a pris s'approche et lui offre à manger ou à boire à la main.

Comme il a deux fois plus de poids qu'un bœuf ordinaire, il est nécessaire de s'établir dans le voisinage de son maître, on le détache et on lui fait un coin au moment de bois ou « kans », plus ou moins tard suivant la force de l'animal. Il est ensuite soigné, soigné comme un bœuf ordinaire, mais il est plus difficile à élever qu'un mois plus tard.

On ne prend guère au moyen de cette chasse que des bœufs de petites et de moyennes tailles. Les bœufs échappés, presque toujours, mais avec 800 chassés l'en peut quelquefois prendre plus de 100 bœufs en un seul jour, la moyenne journalière ordinaire excède presque toujours 10 bœufs.

(Revue des Cultures coloniales)

DEUX JOURS DE LA NUIT

LES COUPS DE REVOLVER de Madrid

Nous avons parlé, hier, de l'attentat commis contre le roi d'Espagne et contre son chambellan. Voici les détails qui nous parviennent concernant cet événement sensationnel.

Felto se trouvait dans ses déclarations, car au moment de l'arrestation il criait très fort que son but avait été de tuer le duc de Sotomayor ; puis, devant le juge d'instruction, il prétendit qu'il avait voulu seulement s'adresser au grand-maître du palais.

Les juges oculaires de la scène affirment que Felto s'était préparé à tirer de nouveau quand le sergent de ville lui donna un coup qui le força de laisser tomber son arme.

Samedi, à 8 heures du soir, Felto, après sa déposition devant le juge, a été transféré dans la grande prison. Le juge s'est présenté à 9 heures à la prison, afin d'interroger de nouveau le prévenu, qui a insisté énergiquement pour dire que son attentat n'était pas dirigé contre les membres de la famille royale.

Voici la déclaration du sergent de ville qui arrêta Felto :

« La voiture royale venait de passer, lorsqu'un individu se précipita précipitamment devant moi et tira un coup de pistolet contre la seconde voiture. Je lui donnai un coup de sabre l'ayant atteint ainsi de travers un côté coup de feu. Felto s'écria alors : « Vous avez voulu me tuer, mais moi je veux tuer le duc de Sotomayor qui est cause de tous mes malheurs. »

Le roi a reçu dans la soirée de nombreux et enthousiastes témoignages de loyalisme de la part des principaux personnages politiques.

Les derniers interrogatoires de Felto confirment que celui-ci est atteint de la monomanie de la persécution.

On télégraphie de Bruxelles :

« Les agents de l'Intérieur ont arrêté le roi des Belges, le police espagnole avait arrêté le gouvernement belge qu'un anarchiste avait arrêté à Madrid. L'attentat d'aujourd'hui organisé un complot contre le roi des Belges. »

Après l'arrestation de Rubino, des renseignements furent demandés au gouvernement espagnol. On se croyait sur la piste d'un complot international.

Les recherches faites par la police belge ont abouti à la découverte de la Belgique, un complice de Rubino et la police de Madrid elle-même avait fait savoir lui, entre-temps, que rien ne confirmait les renseignements qu'elle avait envoyés à Bruxelles. L'anarchiste espagnol, auteur de la déconception, avait été libéré.

Si l'on a une similitude dans le mode d'attentat de la part de Rubino et de Felto, rien, jusqu'à présent, n'indique qu'il y ait un entente entre les auteurs des deux attentats avortés.

Agitation anarchiste

L'Agence Paris-Nouvelles reçoit, à 10 h. 05 du soir, de son correspondant de Madrid, une dépêche qui augmente l'importance de l'attentat de Madrid.

Après l' avoir lu, on comprendra le soldat de la science, marqué pour le glorieux ou le sacrifice. Plus rien n'importe, ni prière, ni larmes, même les larmes de Christiane n'auraient pu le retenir.

Il s'éloignait. Il ne regardait ni à droite, ni à gauche, ne voulant plus rien voir des champs, des arbres et des grèves de son pays. Le désir du départ prenait la forme d'une sorte d'hallucination qui, là-bas, bien loin de toute terre habitée, lui montrait le pôle comme un point magnétique, qu'à toute force il fallait atteindre. Là-bas, dans l'horizon lointain, à perte de vue, les montagnes de glace semblaient surgir, se lever et l'appeler.

Et, tout à coup, il tressaillit.

Il n'avait eu que sa main à la torture que, froidement, sans pitié pour lui-même, il s'imposait. Une voix enfantine venait de faire évanouir son rêve.

La voix l'appela :

— Père, cher père !

goures de la censure espagnole sur les dépêches qui ne concordent pas avec la version officielle télégraphiée d'abord à la presse.

« J'apprends que toutes les dépêches d'hier et de ce matin, dit le correspondant, ont été interceptées par la censure. Le plus grand mystère règne toujours sur les conditions dans lesquelles s'est produit l'attentat. A côté des interrogatoires officiels dures exigées ont été faites des règlements sont contractés, et qui vont servir à l'encontre de la version donnée par le gouvernement.

« Une chose certaine, c'est que l'attentat a coincidé avec une recrudescence d'agitations anarchistes à Madrid. Le bruit avait couru aussitôt après l'attentat qu'on venait de trouver une bombe de dynamite. Ce détail, très intéressant, par les autorités officielles, est actuellement reconnu comme exact.

M. LOUBET EN TUNISIE

Dans un banquet hier, à Sfax, M. Pichon a annoncé officiellement le voyage du Président de la République en Tunisie.

Nous croyons savoir que le séjour du Président en Tunisie durera deux ou trois semaines. M. Loubet viendrait avec son épouse de Bône à Tunis ; il passerait une nuit à Sfax, puis partirait pour Sousse, Sfax et Bizerte en voyageant la nuit et passant la journée dans ces villes.

UN DÉMÊTÉ

L'Agence Paris-Nouvelles émet la nouvelle lancée par quelques journaux, et d'après laquelle M. le ministre de l'Intérieur, président du conseil, songerait à déposer un projet d'amnistie en faveur des condamnés de la Haute-Côte.

UNE TEMPÊTE SUR L'OCÉAN

Cherbourg, 11 janvier. — Une violente tempête du Nord-Ouest s'est élevée dans la matinée. On craint des sinistres.

Des ordres ont été donnés par le préfet maritime pour exécuter une surveillance sur les navires au large.

L'IDENTITÉ DE LA MORTIERE

Brest, 11 janvier. — L'individu qui, on dit, a été démasqué et mis en bouteille au lieu dit « L'Allée Verte », commune de Lambézellec, par le train 24, de la ligne départementale d'Abercherahouët à Brest, vient d'être reconnu à ses vêtements par sa sœur.

C'est un nommé Pierre Kerouart, âgé de 27 ans, domestique dans une ferme au village de Tourhain, commune de Gypayac. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Lambézellec.

SOUS-COMMUNES

Paris. — L'école libre de Saint-Sauveur, sous-Commune de Saint-Sauveur, a été fermée. Les instituteurs ont fracturé les armoires, les pupitres, et les tiroirs ; ils ont emporté tout ce qui leur est tombé dans les mains : gravures de haute qualité, matériel classique et jusqu'à un mobilier d'un véritable intérêt.

Il n'est heureusement troué comme ça partout. C'est un nommé Pierre Kerouart, âgé de 27 ans, domestique dans une ferme au village de Tourhain, commune de Gypayac. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Lambézellec.

PROTÉGÉ PAR SON COUSIN

On dit que la Porte ne répondra pas à la note de l'Angleterre relative au prochain passage par les Bosphores des torpilleurs russes.

Le gouvernement ottoman considère la démarche anglaise comme une simple formalité.

UNE INVASION DE SAUVAGES

Auch. — Les bandes continuent à envahir notre département.

Quelques chasseurs de Carnet ont abattu dans la forêt de Berrot une bande de 100 ne possédant pas moins de 80 kilos. C'est la quatrième qu'on abat depuis quelques temps.

DUEL EN PAYSANNOISE

Dans le monde politique, on ne parle que d'un duel probable entre M. Prinet et le comte de Bellegarde. En général, on est d'avis que M. Prinet ne devrait pas ordonner un duel de cette nature et qu'on ne peut pas prétendre que les ministres soient obligés de se battre avec leurs ennemis qui sont pas contents d'eux.

Le comte de Bellegarde, lieutenant-général de cavalerie dans la réserve, détaché à faire une enquête en France sur les enfants italiens employés dans les usines. Le marquis Polacco, conseiller de l'ambassade d'Italie à Paris, avait fait déjà à ce sujet un travail très consciencieux, qui devait rendre plus utile celui de comte Bellegarde. Aussi le ministre des affaires étrangères n'a pas cru devoir publier ce dernier rapport. De la frustration du comte de Bellegarde, qui est allé demander des explications à M. Prinet. Celui-ci, qui n'est pas toujours l'homme facile, a répliqué avec vivacité et, finalement, dans ses bras.

L'enfant avait passé la fin du jour chez son ami, Otto Dahler. C'était sa joie d'aller s'amuser dans les chantiers du bon géant. Il aimait à regarder les puissants pilons marteler en cadence le blindage des navires. Puis Otto s'ingéniait de mille manières à égarer son petit oncle.

L'enfant, reconduit par un vieux marin fidèle, s'était attardé au route. Il fut surpris de rencontrer son père sur ce sentier de travers, un peu désert, qui, par un détour,

FEUILLETON N° 6

HÉROÏSME

au Pays des Neiges

PAR M. DU CAMPFRANC

Et quand le succès final, affirmé par Claudius Oubiney, lui parut certain, l'œil bleu de Karl eut une lueur radieuse, et le pli d'orgueil se marqua, indéchiffrable et ineffaçable, sur le front de l'explorateur.

Christiane, dont les premières défiances avaient été érodées, ne soupçonnait rien encore de l'audacieux projet. Elle s'ignorait point les travaux et les préoccupations de son mari ; elle pensait qu'il continuait les recherches du vieux Claudius... Mais, quitter Thaulzen !... Mais, être le capitaine d'une aventureuse et téméraire exploration !... Non ! Karl avait avec un tel soin veillé sur ses paroles, sur ses regards ; il avait si bien juré, si bien promis, si bien croiyé par cette folie possible.

Et lui écoutait toujours le mot de sa destinée : l'appel revenait sans cesse, sonore et impérieux.

Allons, il partirait sans différer davantage. Il partirait le lendemain. Christiane devait justement s'absenter, appelée, par une de ses amies, pour une fête de baptême.

La fenêtre était ouverte ; et, par la grande baie, Karl regardait le ciel clair, lumineux, d'un bleu léger, rafraîchi et comme lavé par la brise de mer. Le bleu du ciel se confondait avec le bleu du Nord.

Une dernière fois, il voulut respirer l'air de Norvège. Il descendit le perron ; et, inconsciemment, il prit l'avenue qui conduisait à l'oratoire. Il allait par son oratoire, tout à son idée, lorsque son oratoire fut rattrapé par le son d'une voix enfantine, et il s'arrêta, tout ému, devant une scène qui eût été digne du pinceau d'un grand peintre.

« Reste ! Reste ! murmuraient la brise dans les feuilles, et Rése, petit père ! se balançaient la voix de l'enfant ; le bœufier se levait.

« Le bleu de ses pantalons venait comme. Il s'éloignait d'un pas énergique. Il se voulait pas entendre le doux appel. Sa décision était nette et précise. Il ne serait pas mou et lâche. Il ne serait pas de la race des temporisateurs, qui remettent toujours au lendemain.

Le soir même, Christiane, sans défiance, vint le trouver dans la bibliothèque. Elle était partie pour le dîner de baptême, et se rendait chez son amie Winifred Asejonn. Elle était vraiment d'un grand charme dans sa robe de soie d'un gris argenté. Elle dit de sa voix si harmonieusement timbrée :

« Alors, tu me laisses partir seule... O mon Karl, sans toi, je t'assure que cette joyeuse fête me paraîtra bien triste.

« De l'abandonner, de la déloger, lui croyait le cœur.

Il répondit :

« J'ai de longs travaux à terminer. Prends grand plaisir à cette brillante réunion, et que la belle marraine comble de ses dons le petit enfant qui portera son nom.

« Sans toi, tout seul à ce diner de baptême, et ce diner d'appareil !... J'ai grande envie de m'exouser et de ne pas y paraitre.

« Tu as une sorte de vélocité : Christiane, tu le dois à ton petit frère, à ce gentil Christian.

« Alors, à regret, elle se décide. Elle quitte la bibliothèque. Son pas léger et sa traîne de soie se font à peine entendre dans le vestibule, et Karl Thaulzen demeure seul. Il éprouvait un sentiment atrocement douloureux en songeant au franc regard de Christiane, à sa noble confiance, à sa vie pure et dévouée. Il aurait voulu se jeter à ses pieds !... Le tromper ainsi ! L'impressionneuse vocifère est soulevé à jamais.

Près de sa table de travail, un brin de bruyère blanche était tombé, détaché du bouquet de baptême que Christiane tenait en main. Il saisit la petite fleur, la baise violemment, puis, la cache sur sa poitrine.

Au loin, sur l'avenue, roulaient la voiture qui emportait Christiane. Alors, une dernière fois, il voulut parcourir le domaine légué par la longue suite de ses aïeux, le doux nid de bonheur où s'élevaient Eric, Mien, Flora.

Mais il s'endormissait contre les souvenirs de sa propre enfance, contre les joies si vives de ses fiançailles, de son mariage ; et d'une voix nette, qui tranchait comme une lame d'acier, il murmura :

— Le sort est en jeté !